

plus d'un siècle qu'ils ont été semés et qu'ils occupent la même place, passant d'une génération à l'autre, sans cesser de produire. Cependant, depuis une trentaine d'années, on trouve que le rendement baisse, et les gens en sont surpris ; on ne comprend pas que des prés qui se sont maintenus en bon rapport durant plusieurs vies d'homme ne s'y maintiennent point à perpétuité, et l'on se demande pourquoi ils déclinent. En voici la raison.

Autrefois, chez nous du moins, on prenait la coupe principale ; puis, aussitôt la récolte des foins terminée, les vaches du troupeau commun s'en allaient par les prés tondus, broutant l'herbe de regain au fur et à mesure qu'elle repoussait, et rendant au sol, sous forme de déjections liquides et solides, une bonne partie de ce qu'elles lui avaient emprunté pour se nourrir. L'automne venu, on établissait des barrages, on forçait la petite rivière du village à déborder, on submergeait une partie des prairies, et les eaux, quoique voisines de leur source, ne laissaient pas de déposer un peu de calcaire et de limon. Ce dépôt, joint aux déjections animales, suffisait à entretenir la fertilité du sol. On empruntait, on rendait sans marchander ; l'équilibre se trouvait ainsi rétabli, et les choses pouvaient rester fort longtemps dans le même état.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : on ne se contente plus d'une seule coupe on tient à en prendre deux ; on veut avoir en meule ou au fenil le foin et le regain, on fait manger le tout à l'étable au lieu d'en faire pâturer une partie sur place. De cette façon, l'engrais qui tombait sur le pré et y restait, tombe dans l'étable ou l'écurie, et grossit le tas de fumier de la ferme et ne retourne plus à la prairie. En somme, on prend plus au sol qu'au temps passé, et on ne lui restitue absolument rien. Si vous disiez aux cultivateurs que les prairies ont tout aussi besoin d'engrais que les champs, la plupart vous riraient au nez et vous répondraient que les anciens ne leur en donnaient pas un seul tombereau et ne s'en trouvaient pas plus mal. Ils ne veulent pas remarquer que les anciens se contentaient habituellement d'une seule coupe et que les bêtes étaient chargées de brouter la repousse et de fumer la terre fatiguée ; ils ne veulent pas comprendre que l'herbe des prés est soumise aux mêmes lois que les plantes des champs, qu'il faut de la nourriture aux unes comme aux autres, et que la terre s'épuise nécessairement à la leur fournir, et qu'une fois les provisions enlevées, il convient de les refaire.

Nous admettrions, à la rigueur, que dans les pays de pâturages, où les vaches et les bœufs séjournent jusqu'aux neiges sans mettre le pied à l'étable, nous admettrions, disons-

nous, que l'on ne fumât point, puisque l'engrais fourni par l'herbe pâturée est rendu au sol et sert à entretenir constamment la végétation. Et cependant cette restitution de tous les jours et de toutes les heures n'empêche pas nos herbagers de l'arrondissement d'Avesnes, par exemple de donner de temps en temps une riche fumure à leurs pâtures. Ils restituent donc de la sorte, avec intérêt, ce qu'ils ont empruntés ; tandis que chez nous, parmi nos cultivateurs de céréales, il serait impossible, quant à présent, d'obtenir l'application de cette excellente méthode. Pourtant les prairies sont estimées à leur juste valeur ; on les recherche, on se les arrache, on se les dispute aux enchères ; mais, en fait de soins à leur donner, la routine est là, et personne n'en dévie, ou plutôt, si l'on en dévie, c'est pour gêner l'œuvre des anciens, non pour l'améliorer.

On nous dit que l'engrais manque, que c'est la seule raison pour laquelle on ne se décide pas à en donner aux prés. Mauvaise raison. Etendez moins vos cultures des champs, ne vous exposez pas à mal êtreindre pour vouloir trop embrasser, proportionnez votre bétail à l'importance de votre exploitation, nourrissez mieux pour avoir plus d'engrais ; faites par conséquent, pousser plus d'herbe, et pour la faire pousser mieux, nourrissez-la mieux, et le fumier ne manquera pas.

Attachez-vous au fourrage d'abord. Si vous n'en récoltez que pour nourrir copieusement deux têtes de bétail, ne cherchez pas à en nourrir quatre à force de rogner sur les rations des deux premières. Fumez ensuite, et avant toute autre, la terre au fourrage, afin d'en doubler le rendement si c'est possible, et alors doublez le bétail aussi, et vous arriverez ainsi, peu à peu à former des masses d'engrais pour vos cultures des champs. Vous voulez faire des blés, commencez à faire des prés : vous voulez faire des prés, commencez par en nourrir l'herbe, soit avec le purin qui se perd dans vos cours, dans vos rues, et que vous aurez soin d'étendre avec cinq ou six fois son volume d'eau ordinaire soit avec de la suie, soit avec des cendres.

L'herbe des prairies, pas plus que le froment des terres cultivées, ne saurait vivre de l'air qui court. Pour prospérer, elle a besoin de manger à son appétit. Les prés qui n'ont plus la force de pousser, qui se charge de mousse qui ont l'air de s'en aller de vieillesse, sont tout bonnement des prés qui meurent de faim et quelquefois de soif. Cultivez-les, au risque de provoquer le rire du voisin ; binez-les au moyen du scarificateur, du rouleau-coupant ou d'une lourde herse en fer, afin de donner de l'air aux racines et d'en faire naître de nouvelles en déchirant les vieilles.

Assainissez-les fumez-les régulièrement, et alors vous pourrez leur de mander deux bonnes récoltes sans inconvénient.

Aujourd'hui, vous prenez toujours et ne rendez jamais ; donc, la ruine du terrain doit s'en suivre, et c'est précisément ce qui a lieu.

Prenez, soit, mais rendez quelque chose, et la source ne tarira pas, et la fertilité ne s'épuisera pas.

Quoiqu'il en soit, nous ne vous dirons pas qu'il est une bonne pratique de maintenir un pré à la même place, sans désemparer pendant un siècle ou seulement un demi siècle. Nous condamnons, au contraire, cette méthode. Tout en cultivant le mieux possible, il nous paraît difficile de soutenir à souhait la fertilité d'une prairie durant un délai aussi étendu. Nous pensons qu'il y a de l'avantage à rompre le vieux gazon tous les dix ou douze ans, à demander deux ou trois riches récoltes consécutives à la défriche, puis à renouveler le pré par un semis de graines choisies avec intelligence, c'est-à-dire de bonne qualité, de bon rapport et propre au terrain et au climat. Le temps que l'on perdra dans l'attente sera toujours largement payé par les admirables récoltes obtenues sur le vieux gazon rompu et par l'excédant des fourrages à venir.—*Chronique de l'Agricul. et de l'Hort.*

De l'éducation des animaux.

Faire l'éducation d'un animal, ce n'est point forcer sa nature : c'est l'assouplir et la diriger, de manière à le rendre propre au service ou à la société de l'homme. Pour qui sait bien s'y prendre, cette tâche n'est pas très-difficile. Sauf quelques espèces exceptionnellement brutes et farouches, l'animal est porté vers l'homme, dont il reconnaît par instinct la supériorité, auquel il est fier de complaire, dont il lui est doux d'être aimé et avantageux d'être protégé. Mais avant que les rapports s'établissent, il est un obstacle à vaincre : la défiance, naturelle aux êtres inférieurs. Le premier pas à faire, c'est donc d'inspirer confiance à l'élève.

Malheureusement, beaucoup font tout le contraire de ce qu'il faut pour cela. Les uns, brutaux ne savent que maltraiter l'animal, qui n'obéit pas parce qu'il ne comprend pas encore ; d'autres s'en font un jouet ; d'autres, caressants importuns, le fatiguent de leurs empressements. Rien de tout cela. Pour s'appivoiser à vous, ce que l'animal vous demande, c'est la sécurité. Ne lui faites aucun mal et vous aurez bientôt sa confiance.

Quand vos premiers rapports seront établis, c'est lui-même qui viendra solliciter vos caresses. Soyez alors bienveillant, mais sans faiblesse et